

Les relations entre Flamands et francophones

sous la loupe de Jean-Pierre Roy, réalisateur québécois



Jean-Pierre Roy

La dégaîne d'un jeune plein d'enthousiasme alors qu'il frôle la cinquantaine, Jean-Pierre Roy, cinéaste indépendant québécois nous reçoit en plein montage de son prochain documentaire politique sur la Belgique, plus concrètement sur les rapports entre Flamands et francophones.

N.d.F. : Parlez-nous d'abord de vous...

C'est une belle histoire. En fait, je suis né au Québec dans une famille de la classe moyenne. Je suis le plus jeune de trois enfants. J'ai fait des études en production cinématographique à l'université Concordia à Montréal puis à l'INIS, une école de cinéma spécialisée en documentaire et fiction. J'ai un peu touché à tous les domaines du cinéma. J'ai débuté ma carrière dans le reportage en tant que caméraman et aussi comme monteur à la radio-télévision québécoise. Je me suis peu à peu pris de passion pour le documentaire. J'avais pour idole, Michael Moore, le réalisateur américain. Il y a une quinzaine d'années, avec un copain journa-

liste, j'ai décidé de faire un premier documentaire à petit budget pour la télévision. Depuis, je suis documentariste indépendant. Je suis en quelque sorte un homme orchestre. Je suis à la fois réalisateur, cadreur, monteur, producteur, distributeur et conférencier.

N.d.F. : Vous avez réalisé plusieurs documentaires ?

Le premier était sur le sport automobile, un film labo sans diffuseur et sans distributeur, à une époque où le cinéma indépendant au Québec n'existait pas encore vraiment. En 2009, j'ai fait un film sur les questions nationales. J'ai analysé le problème au Québec, bien entendu mais aussi en Ecosse et en Catalogne. Lors de la présentation du film dans différents pays, les gens me faisaient souvent remarqué que j'avais oublié la Flandre.

N.d.F. : Vous avez voulu venir voir ce qui se passait en Belgique ?

Pas tout suite. J'ai réalisé d'autres films dont un, en particulier, avec Michel Breton, sur un problème qui me tenait à cœur : l'anglicisation galopante de la société québécoise. Ce film intitulé « La langue à terre » aborde la question épineuse de l'influence de la langue anglaise à Montréal et au Québec. Il explore également la situation du français en France. Il faut dire que l'anglais envahit toutes les sphères de la société, de la publicité à l'université, en passant par le commerce, les médias et la vie quotidienne. J'ai rencontré de nombreuses personnalités comme Jean-Pierre Raffarin, Bernard Pivot, en plus des Québécois. J'ai fait

une tournée en France et en Belgique. Et là, à nouveau, on m'a parlé de la Flandre et de sa minorité francophone.

N.d.F. : C'est l'amorce de votre film sur la Belgique ?

Effectivement, j'ai été très surpris de voir que la Flandre ne respectait pas sa minorité francophone. Chez nous, au Québec, les francophones revendiquent ardemment leurs droits et certains veulent même l'indépendance mais nous respectons totalement les anglophones. C'est une minorité hyper protégée. Ils ont tout : des médias, des écoles, des hôpitaux, la justice dans leur langue. Tout est traduit pour eux. J'ai compris qu'en Flandre, la minorité francophone était maltraitée. C'est devenu, pour moi, une espèce de moteur pour mon film. Je trouvais intéressant de voir, en tant que Québécois, comment les Flamands se comportaient et défendaient leur nationalisme.

N.d.F. : Quels points, quels sujets particuliers vouliez-vous aborder ?

Tout au début de mon projet, j'ai rencontré quelqu'un de TV5 Monde pour savoir si la chaîne serait intéressée par mon film. On m'a répondu que je devais absolument lire le livre du politologue et sociologue belge, Michel Quévit : « Flandre-Wallonie, quelle solidarité ? ». Je l'ai étudié en quelques jours, ce qui m'a amené à m'intéresser aux transferts qui font tellement polémique en Belgique. Les Flamands parlent toujours des transferts vers la Wallonie mais ils oublient que pendant plus de 130 ans, lorsque la Wallonie était la deuxième région la plus riche du monde,



Paul Magnette



Olivier Maingain



Herman De Croo

les transferts allaient du sud vers le nord. C'est cela qui a permis à la Flandre de se construire pour devenir une région économiquement forte à partir des années soixante. La trame narrative de mon documentaire s'est donc basée au départ sur la minorité francophone, les transferts et la vie politique.

N.d.F. : Comment avez-vous fait pour recueillir tous ces témoignages ?

Je me présentais comme un Québécois sans préjugé face au nationalisme flamand. Mes interlocuteurs, en général m'ont accueilli sans appréhension. Ils se sont dévoilés assez naturellement. Parfois, ils ont voulu me faire croire certaines choses mais ils se sont vite rendu compte que je connaissais le sujet et que j'étais bien préparé. Comme je suis indépendant, j'ai eu cette liberté exceptionnelle de prendre le temps d'appréhender les choses et de faire le film sur plusieurs années, au gré des rencontres. J'ai interrogé de nombreuses personnalités comme Paul Magnette, alors ministre-président de la région wallonne, l'historien Bruno De Wever, Siegfried Bracke, Herman De Croo, Olivier Maingain, Willy Claes, Filip Dewinter, Tomas Roggeman président des jeunes N-VA, ...

N.d.F. : En quoi ce documentaire va-t-il intéresser les Belges ?

Mon film apporte un regard extérieur. On me dit que c'est un film que n'aurait pas pu faire un Belge, ne fut-ce que parce qu'il est tourné entièrement en français. Tout le monde a accepté de me parler en français même les membres du Vlaams Belang. Le film est irrévérencieux ce qui pourrait le rendre comique. Il tombe comme un pavé dans la marre du mouvement indépendantiste flamand. Il veut montrer la place du communautaire dans la politique belge. Le communautaire n'est pas au

frigo comme on veut le faire croire, mais il est sur les braises comme le montrent certaines scènes exclusives tournées dans la périphérie bruxelloise. Je n'ai pas eu peur « d'aller au front » si on peut dire, avec mes interlocuteurs. Personne n'est épargné. Je crois que ce sera très intéressant pour les Belges de voir cela. Je voudrais d'ailleurs disposer d'une version sous-titrée en néerlandais pour que les Flamands voient ce que disent leurs représentants politiques à un étranger. C'est un éclairage particulièrement intéressant...

N.d.F. : Qu'est-ce que vous retenez de ces rencontres et de cette expérience ?

J'ai été impressionné par la façon dont certains Flamands dérapent et tombent dans l'extrémisme de droite. J'ai rencontré de la xénophobie. J'ai été frappé par le rejet de la minorité francophone. Pour moi, en Flandre, il existe un certain révisionnisme historique qui sert à miner l'opposant francophone qui, en réalité, n'en est pas un. Je citerai, par exemple, le mythe du soldat flamand dans les tranchées, mort parce qu'il ne comprenait pas les ordres qui lui étaient donnés en français. Un mythe démenti par Bruno De Wever le frère de Bart. Je crois que les Flamands en veulent aux mauvaises personnes. Comme je l'ai dit, je voudrais que le film soit montré en Flandre pour qu'ils se rendent compte des dégâts qu'ils font. Leur démarche me semble malhonnête et insidieuse. Ils n'ont pas le courage des Ecossais qui osent le référendum. Au Québec aussi on est plus honnête, plus courageux. On a déjà eu deux référendums et on respecte leurs résultats.

N.d.F. : Un film que nous serons curieux de découvrir...

Ce sera le 26 février prochain, lors de l'avant-première qui se déroulera au Cinéma Galeries à Bruxelles. Ensuite,

la sortie est prévue en mars ou avril, en tous cas avant les élections, dans toutes les villes de Belgique, j'espère, pour susciter le débat.

propos recueillis par
Anne-Françoise COUNET



Dave Sinardet



Bruno Coppens



Bruno De Wever



Véronique Lamquin



Hendrik Vuye



Filip Dewinter



Siegfried Bracke